

ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 1 an
Seine, S.-et-O. 5 fr. 9 fr. 18 fr.
France, Colonies 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Etranger 8 fr. 16 fr. 30 fr.
TELEPHONE
Administr. 01.57.01.74-01.75
Rédaction 01.70.01.77-01.78
Stéphien PICHON
Directeur Poincaré

5 heures du matin

EDITION DE PARIS

Le Petit Journal

5 heures du matin

LUNDI 20 NOVEMBRE
Le Numéro 5 Centimes
SAINT EDMOND
54^{me} Année — 1916 — N° 19.637
61, rue Lafayette, Paris (9)

AUX FEMMES DE FRANCE

Le cahier des économies

C'est à vous, c'est aux femmes de France que le *Petit Journal* s'adresse aujourd'hui. Nous vous demandons de vous associer à une œuvre qui a pour but de ménager nos ressources, d'alléger les charges de l'Etat et de hâter la victoire.

Le gouvernement organise en ce moment, un peu tardivement peut-être, une grande commission sous le nom de *Conseil national des Economies*. Cette innovation sera accueillie, par tous ceux qui se préoccupent de l'avenir, comme l'aurore d'un jour nouveau.

L'économie, c'est votre domaine, car c'est la masse des petits budgets domestiques qui vient grossir le budget de l'Etat. La prospérité du foyer est votre œuvre. D'instinct, vous aimez l'épargne, parce que vous en comprenez les bienfaits ; mais elle vous apparaît sous une forme plus saisissante depuis que la guerre vous a presque toutes constituées momentanément chefs de famille. De la mobilisation militaire est sortie, par la force des choses, automatiquement, une mobilisation féminine qui vous a imposé des responsabilités inattendues, et vous vous êtes montrées à la hauteur de vos devoirs nouveaux. Votre expérience, chèrement acquise, dans la fortune adverse, doit nous servir ; vos conseils seront précieux à recueillir. Votre opinion formulée sera instructive et décisive. Voilà pourquoi nous vous la demandons.

Nous ouvrons donc une vaste enquête pour savoir l'opinion des Femmes de France sur les économies qu'il convient de réaliser dans la vie domestique. Les colonnes du *Petit Journal* leur sont ouvertes. Nous serons fiers de devenir leurs collaborateurs. Nous résumerons leurs vœux ; nous publierons celles de leurs propositions qui méritent d'être mises en relief ; nous les classerons par ordre méthodique ; elles seront un élément d'informations précieux que nous verserons à la grande commission, dont les travaux vont bientôt commencer.

En nous adressant aux Femmes de

France, nous faisons un appel à toutes les classes. La femme du monde signalera l'économie de temps et d'argent que l'on peut faire en diminuant les longues heures que l'on passe chez le coiffeur. Le moment, nous dira-t-elle, n'est pas aux riches toilettes lorsque tant de malheureux grelottent dans la rue, ni aux ornements fastueux quand des milliers de familles sont en deuil.

Les femmes de condition moyenne, bourgeoises, commerçantes, industrielles, sont bien placées pour indiquer les économies qu'on peut réaliser dans l'alimentation, dans la grosse question du salaire de la domesticité ; et, par ce temps où la rareté du combustible donne de l'inquiétude aux pouvoirs publics, qui, mieux que la femme, peut formuler des règles pour diminuer l'éclairage et le chauffage, et écarter par là même le péril qui nous menace. Leur intervention sera certainement plus efficace que les cartes de viande, de sucre et de charbon.

La femme rurale, qui dans cette période douloureuse a montré tant de courage et a vaincu tant d'obstacles, fera aussi entendre sa voix. Hier encore nous recevions de deux d'entre elles des lettres indignées où elles faisaient ressortir, éloquentement, le gaspillage du blé, qu'on doit regarder, écrivaient-elles, comme une denrée sacrée.

Des institutrices nous envoient d'intéressantes lettres où, entre autres réformes, elles proposent de mettre en honneur les caisses d'épargne enfantines.

Du haut en bas de l'échelle sociale, la femme est la grande directrice de l'épargne familiale, et c'est pour cela que nous la prions de prendre la parole. Ces opinions réunies constitueront **LES CAHIERS DES FEMMES DE FRANCE**.

H. GOMOT,
Sénateur.

N. B. — Prière d'adresser les communications au Secrétaire de la Rédaction du *Petit Journal*.

POURQUOI François-Joseph passerait la main

(Du correspondant du *Petit Journal*)
Zurich, 19 Novembre. — On confirme de Vienne qu'à l'occasion du 68^e anniversaire de son avènement, le 2 décembre prochain, l'empereur François-Joseph proclamera l'extension des droits souverains à l'archiduc-héritier Charles-François-Joseph.

Cette mesure serait prise en raison



L'archiduc CHARLES

de l'état de santé de François-Joseph qui se serait sérieusement aggravé. En effet, les médecins du vicaire souverain ont publié hier le bulletin suivant :

« L'empereur est atteint depuis ce matin de fièvre légère ; sa température a atteint 38 degrés ; le catarrhe des bronches ne s'est pas aggravé ; l'activité du cœur et la respiration sont satisfaisantes. »

Je dois cependant ajouter que les *Dernières Nouvelles de Munich* croient pouvoir démentir l'information de la *Gazette de Voss*, concernant une abdication partielle de l'archiduc héritier. Qui a raison des deux journaux boches ? Un avenir prochain nous l'apprendra. — M. R.

La doublure de François-Joseph

Genève, 19 Novembre. — Par suite de l'extension de ses droits souverains que l'empereur François-Joseph se propose de faire le 2 décembre prochain à l'archiduc Charles-François, ce dernier aurait ainsi le rang de co-régent.

Depuis quelque temps, l'archiduc, qui est à peine âgé de trente ans, représente activement et personnellement François-Joseph aussi bien dans ses fonctions diplomatiques que militaires ; il est actuellement colonel général et a la charge d'un important secteur du front oriental. — (Havas.)

VOIR EN 3^e PAGE :
Les communiqués officiels français et britanniques.

ILS BLUFFENT pour masquer leur défaite

Chacun sait que les Allemands sont passés maîtres en l'art de bluffer. Personne ne sera donc surpris d'apprendre que leur haut commandement vient de fournir une nouvelle preuve qu'il excelle à accommoder les événements au mieux de ses intérêts et à faire avaler sans douleur les pilules les plus amères au public d'outre-Rhin et aux neutres s'ils veulent s'y laisser prendre.

Il s'agissait, cette fois, de rassurer l'opinion au sujet de l'abandon de Monastir. La tâche était assez difficile, car tous les Allemands étaient fermement convaincus que cette ville était impenable.

Pour atteindre son but, le haut commandement ne pouvait pas employer l'expédient habituel consistant à dénier toute importance à la ville perdue. Il fallait donc trouver autre chose et le général von Ludendorff s'y est efforcé. Afin de détourner les regards qui se portaient tous sur Monastir, il a estimé que le meilleur moyen était sans se préoccuper le moins du monde de la vérité d'inventer ou d'exagérer à plaisir des avantages remportés sur d'autres parties du théâtre de la lutte.

C'est ainsi que pour le front de la Somme, il n'a pas hésité à transformer en grande bataille l'attaque effectuée samedi par les Anglais, qui d'ailleurs a eu pour résultat d'amener nos alliés aux abords de Grandcourt et de leur permettre de capturer 772 prisonniers. Voici en quels termes il s'efforce de prouver les projets grandioses des Anglais : « Le feu de l'artillerie dirigé depuis plusieurs jours sur nos positions de part et d'autre de l'Ancre faisait prévoir la continuation de l'attaque anglaise à cet endroit ; hier, l'apparition de la cavalerie derrière le front ennemi et la canonnade qui, dès le matin, atteignait un degré d'intensité extrême, annonçaient une grande tentative de rupture de nos lignes. » Après avoir ainsi enflé l'événement, il triomphe aisément en constatant que cette tentative s'est terminée par un échec et n'a eu, dit-il, comme résultat pour les Anglais que quelques gains de terrain sans aucune importance en peu d'endroits.

Passant ensuite au front roumain, le général von Ludendorff aggrave pour les besoins de la cause la situation de l'adversaire. Pour enjoliver le tableau, il récapitule le nombre des prisonniers et le butin pris par les troupes austro-hongroises depuis le 1^{er} au 18 novembre.

Après avoir ainsi proclamé que tout était pour le mieux sur les fronts de la Somme et de Transylvanie, il a cru pouvoir annoncer de la façon suivante la prise de Monastir :

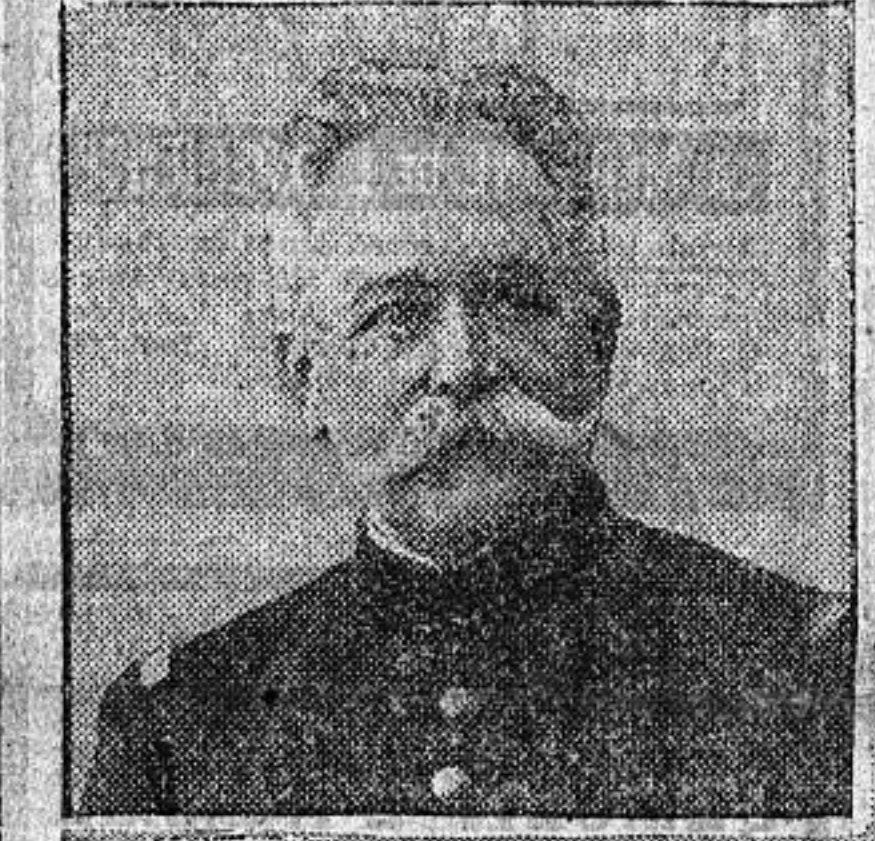
« L'adversaire a réussi à faire des progrès sur la hauteur 1212, au nord-est de Cegel. Les troupes germano-bulgares ont occupé une position au nord de Monastir et abandonné cette ville. »

Ainsi le tour est joué. Il était bon de le relever.

UNE VICTOIRE DE L'ARMÉE D'ORIENT

MONASTIR EST PRIS !

LES TURCS EN AVAIENT ÉTÉ CHASSÉS LE 19 NOVEMBRE 1912 LES BULGARES S'EN ÉTAIENT EMPARÉS LE 2 DÉCEMBRE 1915



Vue générale de Monastir
Dans le médaillon, le général SARRAIL, commandant en chef de l'armée d'Orient

COMMUNIQUÉ OFFICIEL. — 19 Novembre.
Les troupes de l'armée d'Orient sont entrées à Monastir ce matin à 8 heures, jour anniversaire de la prise de cette ville par les Serbes en 1912.

La ville de Monastir, la capitale de la Macédoine serbe, est tombée entre les mains des Alliés !

Depuis que l'armée d'Orient a pris pied en Serbie, ses progrès, acquis au prix de rudes efforts, la portaient de village inconnu en village inconnu, et beaucoup ne se rendaient pas compte de l'étendue de son avance. Depuis quelques jours, il apparaissait cependant — et ici même nous l'avons à plusieurs reprises expliqué — que la situation des Germano-Bulgares dans Monastir risquait de devenir difficilement tenable ; mais les choses traînaient aussi vite, et l'annonce officielle de la prise de Monastir fera, chez nos ennemis comme chez nous, l'effet d'un coup de tonnerre dans un ciel serin.

Tandis que les Serbes, avançant dans la boucle de la Cerna et repoussant l'en-

LES BULGARES battent en retraite dans les marécages

Voici, de notre envoyé spécial à l'armée d'Orient, un télégramme qui a été retardé dans sa transmission et qui, s'il ne nous annonce pas l'heureux événement de la prise de Monastir, le laisse du moins prévoir comme imminent.

(De l'envoyé spécial du *Petit Journal*)
Kenali, 16 Novembre. — L'armée de Sarrail est à quatre kilomètres de Monastir.

La ligne de Kenali, la ligne que les Bulgares préparaient depuis un an pour nous recevoir, la ligne qui avait résisté déjà à deux de nos attaques, est tombée tout entière.

Les Bulgares, dans la nuit du 14 au 15 novembre, fatigués des assauts qu'ils subissaient, épuisés par leurs pertes, ont battu en retraite. Comme ils s'étaient retirés une première fois de Armeor Petrak sur Kenali, ils se retirent de Kenali sur la Bistritza, c'est-à-dire de huit kilomètres. Ils sont maintenant à trois kilomètres de la ville dans des tranchées improvisées.

Brièvement, au milieu de l'avance qui ne leur laisse pas le temps et de la boue de Kenali, voici comment les choses se passent :

Depuis quelques jours, des opérations, que les communiqués vous présentent sous le nom de brillantes attaques, avaient lieu dans la boucle de la Tcherna. Vous apprenez que l'on avait fait cinq cents prisonniers, puis mille, puis que l'on avait pris des villages. Tout cela était en prévision d'un but, du but qui vient d'être atteint. Donc, le 14 novembre, les résultats des opérations qui se passaient dans la boucle étant heureux, l'attaque générale fut décidée sur toute la ligne, à la gauche de Kenali.

A midi, deux brigades s'élançèrent, l'une sur le saillant de Kenali, l'autre sur Boukri. Elles durent redonner leur effort à deux heures trente. Les premières tranchées bulgares étaient à nous. La nuit vint avec la pluie et le brouillard. Tout était préparé pour continuer le lendemain matin, quand, le lendemain matin, à cinq heures, nos patrouilles trouvèrent les tranchées vides. Les Bulgares, las, inquiets de la menace que nos victoires de la boucle de la Tcherna font peser sur leur ligne, avaient battu en retraite.

On ne trouva ni un de leurs blessés, ni un de leurs morts : ils avaient tout emmené. Ils sont habitués à ce genre de démenagement.

Chez nous, tout avance dans les marécages. Nous avons fait huit kilomètres. Nous voyons la fameuse ville comme si nous y étions.

Albert Londres.

pas à porter secours en temps voulu à Monastir.

La ville tomba entre les mains des Bulgares le 2 décembre 1915. Moins d'un an après, la voilà reconquise.

Avant la prise de Monastir

Le communiqué officiel qui suit rapporte les événements qui ont précédé la prise de Monastir :

COMMUNIQUÉ DE L'ARMÉE D'ORIENT
18 Novembre.

Du lac Doiran au Vardar, grande activité des deux artilleries.

A l'est de la Cerna, les troupes serbes continuant leur progression sur Grunista ont encerclé cette localité.

Dans la boucle de la Cerna, les Serbes ont repoussé une nouvelle contre-attaque bulgare sur la cote 1212. L'ennemi se replie en désordre vers le Nord poursuivi par nos alliés qui ont atteint les abords de la cote 1378.

Dans la région au Sud de Monastir,

Le communiqué officiel qui suit rapporte les événements qui ont précédé la prise de Monastir :

COMMUNIQUÉ DE L'ARMÉE D'ORIENT
18 Novembre.

Du lac Doiran au Vardar, grande activité des deux artilleries.

A l'est de la Cerna, les troupes serbes continuant leur progression sur Grunista ont encerclé cette localité.

Dans la boucle de la Cerna, les Serbes ont repoussé une nouvelle contre-attaque bulgare sur la cote 1212. L'ennemi se replie en désordre vers le Nord poursuivi par nos alliés qui ont atteint les abords de la cote 1378.

Dans la région au Sud de Monastir,



nemi en fuite vers le nord, menaçaient de déborder Monastir par l'Est, les troupes franco-russes, qui opéraient dans la plaine au sud de la ville, continuaient leur poussée. A cette double pression, que les dernières heures ont vigoureusement accentuée, Monastir n'a pu résister.

C'est un beau morceau de la Serbie que voilà reconquis !

Monastir, qui avait connu le joug turc jusqu'à la guerre balkanique de 1912, et qui fut conquise par les Serbes le 19 novembre de cette année-là, avait déjà attiré tous nos regards il y a un an exactement, quand les Serbes vaincus par le nombre et par l'organisation matérielle de l'envahisseur se retirèrent en luttant comme un peuple de héros.

La future armée d'Orient n'était alors qu'un corps expéditionnaire peu considérable, qui venait de débarquer à Salonique, et qui, dans son effort pour se porter au secours des Serbes, ne réussit

Les troupes franco-russes ont réalisé de nouveaux progrès dans la direction d'Holeven.

L'aviation britannique a bombardé des camps ennemis aux abords de Seres tandis que la nôtre a arrosé de bombes les bivouacs et cantonnements de Novak et de Monastir.

Ils avouent leur défaite en la truquant

Genève, 19 Novembre. — Les journaux allemands annoncent en ces termes l'occupation de Monastir par les troupes alliées : « Après que l'adversaire eut réussi à faire des progrès sur la hauteur 1212, au nord-est de Cegel, les troupes germano-bulgares ont occupé une position au nord de Monastir et abandonné cette ville. »

L'armée nationaliste grecque prend part aux opérations

Londres, 19 Novembre. — L'Observer publie la dépêche suivante d'Athènes : « L'armée nationaliste grecque a pris part aux opérations anglaises qui ont abouti à l'occupation de Damouma. Les Grecs ont fait prisonniers 400 Bulgares ; ils ont perdu 70 tués et 80 blessés. »

Le colonel Vassitch revoit Monastir

(De l'envoyé spécial du *Petit Journal*)
Verbeni, Novembre.

Il s'appelait le colonel Vassitch. Ah ! cela vous dit quelque chose, à travers votre mémoire. Vassitch ? vous avez entendu ce nom ! Ne cherchez pas, je vais vous dire quand et pourquoi. C'est voici juste un an. Il ne restait plus qu'une seule ville à la Serbie : Monastir, et Vassitch défendait Monastir.

Vassitch ne défendait pas Monastir par hasard. Il n'était pas là comme il aurait été ailleurs. Il était là parce qu'il était chez lui, et il était chez lui parce qu'en 1912 celui qui avait enlevé Monastir aux Turcs, c'était Vassitch.

Tout le pays était envahi. Toute l'armée, pour ne pas être prise, s'était enfoncée dans les neiges et la sauvagerie de l'Albanie ; tous les canons qui, eux, ne passent pas les neiges, pour qu'ils n'enrichissent pas l'ennemi, avaient été précipités tragiquement dans les gorges du Drin noir. Tout retirait, une seule épée s'agitait encore dans le désastre du royaume : Vassitch.

Les Allemands descendaient par le nord, les Bulgares arrivaient par l'est et les Français ne montaient pas du sud. Vassitch agissait son épée de Monastir à Babouna, de Babouna à Monastir. Et chaque jour, son champ se rétrécissait, et, en se débattant, il donnait l'impression de se cogner contre des murs. Il allait à Babouna, il revenait à Monastir, il comptait ses hommes sur la route : 5.000, il comptait les pains qu'il avait à leur donner : 500, il comptait les cartouches qui lui restaient : n'en parlons pas. Alors, il rentrait au Konak et, dans la ville tout éteinte, tout évacuée, tout angoissée, une petite lampe brûlait toute la nuit.

C'était la lampe de Vassitch. Elle lui avait inspiré sa décision : le lendemain, au premier petit jour, il repartait pour Baboune ; il ne laisserait pas prendre Baboune. Il savait le morceau que c'était, puisqu'il l'avait avalé en 1912. Il fit pourtant donner un coup avec les poitrines. Les Bulgares dégringolèrent de Baboune, mais les Bulgares revinrent avec des machines, et le fer à tout-jours pénétra dans la chair. Il perdit Baboune. L'épée avait de moins en moins de place pour s'agiter. A peine maintenant, pressée qu'elle était de plus en plus, si elle pouvait encore se balancer de droite à gauche. Elle allait étouffer. Les Bulgares étaient dans les faubourgs. Vassitch, sans un seul pain cette fois, sans une seule carouche, avec 2.000 hommes sur les boulets, leur échappa. A neuf heures d'un lugubre matin, alors que les Bulgares rentraient par l'est, les Serbes se traînaient vers le sud. Vassitch toussait, car il était poitrinaire. Je ne l'avais plus revu depuis.

Or, aujourd'hui, alors que je gagnais la division du Vardar, j'aperçus sur une crête observatoire tout un groupe d'officiers. Les officiers serbes, même quand on ne les connaît pas, sont hospitaliers pour notre brassard. Puis Monastir était en face et ils avaient une grande jumelle de franchées, et voir Monastir dans une aussi belle jumelle n'était pas une tentation à rejeter. Je m'approchai.

Maigre, une canne de Corfou entre les jambes, les mains décharnées, un colonel, au milieu des autres, portait les yeux sur Monastir, puis les ramenant sur un cahier se mettait à noter. C'était Vassitch. Je n'étais pas le seul à l'avoir cru mort. On se reconnut. Il ne parle pas français ; dans dix ans je parlerai serbe. On se comprit. Il me montra la ville du bras, me fit placer la jumelle devant moi, me la dirigea sur un point. Je regardai.

— Ah ! parfait ! on distingue très bien le Konak.

— Le Konak ! fit joyeusement le colonel qui savait très bien sur quoi il avait dirigé ma vue.

Le Konak, c'est où pendant dix-huit jours brilla la petite lampe d'angoisse. Voilà trois semaines que Vassitch est là. Dans un ravin, il a sa tente. Ce n'est pas sain ; les obus balayaient chaque jour le terrain, mais c'est le plus beau pignon pour plonger sur Monastir.

Il est plus malade que jamais. Les officiers serbes sont des gaillards d'attaque, lui, est émacié : la maladie. Il regarde Monastir.

— Les officiers se lèvent. Un colonel arrivait.

— C'est le colonel de la division, me dit l'un d'eux.

— Comment ? Le colonel de la division ce n'est pas Vassitch ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il veut rentrer le premier à Monastir.

— Alors, que commande-t-il maintenant ?

— La cavalerie.

Albert LONDRES.

INCENDIES

de deux fabriques de caoutchouc à Levallois-Perret et à Colombes

Rue Marjolain, à Levallois-Perret, hier matin vers six heures, dans l'atelier du métier à gommer de la manufacture de caoutchouc William Russell, qui fabrique des pneumatiques de bicyclettes, des vapeurs de benzène s'enflammèrent tout à coup, et, avant que les quelques ouvriers présents aient pu les éteindre par les moyens habituels, communiquant le feu à l'outillage et aux matières premières déposées dans l'atelier. Cet incendie se propagea rapidement aux pièces voisines et bientôt tout un bâtiment, de construction légère, s'embrasait. Les pompiers de Levallois et ceux de Paris (casernes Niel) s'en rendirent maîtres après deux heures de travail. Mais il avait fait pour environ 60.000 francs de dégâts et réduit 125 ouvriers au chômage.

Avenue d'Argenteuil, à Colombes, après de la voie du chemin de fer de Paris à Mantoue, à midi et demi, un second incendie se déclara au premier étage dans le séchoir aux bidons de la manufacture Watelez, qui traite les déchets de caoutchouc et fabrique des pneumatiques pour voitures. Du séchoir il se communiqua au rez-de-chaussée et à l'autre étage, bâtis en briques, qui se mirent à brûler malgré les efforts des ouvriers de l'usine d'éclairage électrique du boulevard Valmy et des pompiers de Colombes, d'Asnières et de Paris (casernes Carpeaux). Provoqué sans doute, lui aussi, par les mêmes causes que le précédent, puisque les produits employés sont identiques, il ne fit pas de victimes. Les 150 ouvriers de l'usine ne travaillant pas hier, il laissa d'importants dégâts qui restent à évaluer.

Fou-d'Amour nage dans le ravissement, car il a déjà gagné quelques servantes qui, pour lui, tout premier, tout à l'heure, à l'office ou dans les couloirs, il se traîna à leurs pieds qui sont de belles dimensions.

Parisot, toujours « rouspéteur », est beaucoup moins satisfait de cet enlèvement de plus en plus profond dans la domesticité. Servir le lâche séducteur de la pauvre Madeleine Roland, c'est le comble des combles pour l'amoureux et malheureux mécano.

Si son gros pourceau de « l'arbin » pardessus le marché l'O débauché, o honte ! Enfin, il faut bien se résigner : ça ne dure pas toujours ni même longtemps.

Car Manfredi et son valet-espion sont décidés à mener les choses rondement. Aujourd'hui, on va s'informer et demain agir si possible.

L'ingénieur avait déjà les éléments de l'enquête d'Elise-Margaret, toujours par Mme Darjon. En suivant la Lauch hors de la ville on arrivait à la maison des Wolfer ; le genre et les deux fils travaillaient aux champs et à la vigne, tout le produit était vendu comme « grand vin du Rhin ».

Les femmes élevaient toute une nichée de marmots vaseux et aidèrent la visille Gretchen.

Le père Wolfer ne mettait plus guère les pieds à Colmar où ses libations, suivies d'indiscrétions graves, auraient pu lui coûter cher, même en buvant gratis.

Mais tous les après-midi, quand il faisait beau, il allait aux piques à travers la campagne, jusqu'à un petit « bonchon » bien bonché, tenu par un ancien collègue.

C'est pendant ce trajet, au retour de préférence, qu'un trapézien policier allait lui être tendu, si toutefois il n'avait pas changé ses habitudes.

Le père Wolfer ne mettait plus guère les pieds à Colmar où ses libations, suivies d'indiscrétions graves, auraient pu lui coûter cher, même en buvant gratis.

Mais tous les après-midi, quand il faisait beau, il allait aux piques à travers la campagne, jusqu'à un petit « bonchon » bien bonché, tenu par un ancien collègue.

C'est pendant ce trajet, au retour de préférence, qu'un trapézien policier allait lui être tendu, si toutefois il n'avait pas changé ses habitudes.

Le père Wolfer ne mettait plus guère les pieds à Colmar où ses libations, suivies d'indiscrétions graves, auraient pu lui coûter cher, même en buvant gratis.

Mais tous les après-midi, quand il faisait beau, il allait aux piques à travers la campagne, jusqu'à un petit « bonchon » bien bonché, tenu par un ancien collègue.

C'est pendant ce trajet, au retour de préférence, qu'un trapézien policier allait lui être tendu, si toutefois il n'avait pas changé ses habitudes.

Le père Wolfer ne mettait plus guère les pieds à Colmar où ses libations, suivies d'indiscrétions graves, auraient pu lui coûter cher, même en buvant gratis.

Mais tous les après-midi, quand il faisait beau, il allait aux piques à travers la campagne, jusqu'à un petit « bonchon » bien bonché, tenu par un ancien collègue.

La fête du roi Albert a été célébrée hier à Paris

La fête du roi des Belges a été célébrée hier à Paris avec beaucoup de solennité.

A l'église de la rue de Charonne

A 11 heures, la légation de Belgique a fait célébrer un Te Deum en l'église de la Mission Belge, 181, rue de Charonne, ornée pour la circonstance de nombreux drapeaux belges et alliés. Une nombreuse assistance avait tenu à s'associer à l'hommage affectueux rendu au roi Albert.

Le Président de la République s'était fait représenter par le colonel Bonnel et le cardinal Amette par le chanoine Thomas. Le baron de Gaffier d'Hestroy, ministre de Belgique, et tous les membres de la légation, M. Vestmitch, ministre de Serbie, de même qu'un grand nombre de personnalités, étaient présents. Le baron Camille Buffin, attaché à la légation, assurait le service d'honneur avec M. Jules-Charles, chancelier, et le lieutenant baron Guy Van Zuylen Van Nyevelt.

La cérémonie s'est terminée par la Brabançonne que chanta M. Bourdon, du théâtre de la Monnaie, un glorieux mutilé de la guerre.

Au Trocadéro

A deux heures et demi, une grande solennité avait lieu au Trocadéro, également en l'honneur des souverains belges. Elle était organisée sous le haut patronage du baron de Gaffier d'Hestroy, ministre de Belgique, et de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, par l'Association générale belge au profit des œuvres : les Permissionnaires du foyer du soldat belge et le Souvenir belge. Y assistaient les députés et sénateurs belges résidant en France, M. Bastin, consul de Belgique, et de nombreuses personnalités belges et françaises.

Un magnifique programme artistique avait été composé avec le concours de l'Association pour le chant choral, sous la direction de M. Francis Casadessus, de Mmes Madeleine Roch, Lyse Berty, et de nos meilleurs artistes.

Mme Cécile Sorel a joué pour la première fois la Dame aux Camélias, avec les artistes de la Comédie-Française.

La musique des Guides et la Chorale des mutilés de Port-Ville ont exécuté plusieurs morceaux, notamment l'hymne à la Belgique, de M. Th. Dronchat : Tu renatras ! la Brabançonne et la Marseillaise, qui ont été applaudis à tout rompre par une salle enthousiaste.

M. Henri Carton de Wiart, ministre des Finances de Belgique, a prononcé un vibrant discours qui serait à reproduire en entier.

Nous en citons le passage suivant : « Dans son dernier discours au Reichstag, M. de Bethmann-Holweg se défendait, l'innocent ! d'avoir jamais parlé de l'annexion de la Belgique. »

Naguère, marquant pour nous je ne sais quelle sympathie hypocrite qui nous est plus odieuse que sa haine, il déclarait que : « L'Allemagne ne permettrait jamais à la Belgique de devenir, soit au point de vue politique, soit au point de vue économique, la vassale de l'Angleterre et de la France. »

Or, tout homme de bonne foi sait que la Belgique n'a jamais été et entend n'être jamais la vassale de personne.

Depuis l'acte de sa constitution, elle s'est montrée une fiolle jalousement fière de son indépendance et fidèle jusqu'au scrupule, jusqu'au martyre, à la neutralité qui lui avait été imposée.

Mais la guerre, qui lui a coûté et lui coûte tant de sacrifices, de deuils et de ruines, lui a dû un jour, au cours d'un droit, celui de nourrir librement ses affections, de les affermer, de les prouver.

D'autres allocutions ont été prononcées par MM. Georges Lorand et Jules Desbrière, députés belges, qui ont dit comment la déclaration de guerre a rapproché tous les belges en Belgique et avec quel cœur tous les Belges luttent contre l'ennemi commun.

M. Paul Naven, député de Tongres, parlait en flamand. Tous ces discours furent très applaudis.

A la Madeleine

A cinq heures, sous les auspices de l'Union de France pour la Belgique et les pays alliés et amis, un salut solennel a eu lieu à la Madeleine en l'honneur du roi Albert et au profit des œuvres de guerre. Le programme artistique avait été composé par M. Gabriel Faure, directeur du Conservatoire, qui, avec M. Paul Dailly, tenait le grand organe.

M. R. Hénusse, aumônier de l'armée belge, a fait lecture à la louange du roi Albert et de la reine Elisabeth.

Les présidents des Chambres belges à leur reine

Le Havre, 19 Novembre. — Voici le télégramme adressé par M. Schollaert, président de la Chambre des représentants, et M. Goblet d'Alviella, vice-président du Sénat, à la reine des Belges :

« Au moment où, frappée de nouveaux mauxheurs, la Patrie appelle de ses vœux plus ardents et plus confiants la victoire qui doit la libérer et la restaurer dans son bonheur passé, les Chambres, se souvenant avec émotion de l'extrême bonté que Votre Majesté n'a cessé de témoigner à l'égard du peuple, aujourd'hui si cruellement éprouvé, ne peuvent faillir au devoir de lui exprimer, à l'occasion de sa fête patronale, leurs sentiments de profond et inaltérable attachement. »

Mme AUTRAND femme du préfet de Seine-et-Oise victime d'un accident d'automobile

Mme Autrand, femme du sympathique préfet de Seine-et-Oise, se rendait aux consultations de nourrissons d'Aulnay-sous-Bois et de Sèvres-Livry en compagnie de M. Marcel Bernard, sous-préfet de Pontoise, de Mme Marcel Bernard, et de M. Marais, inspecteur de l'Assistance publique, lorsque leur automobile dérapa sur la route de Bobigny à Aulnay-sous-Bois et, après s'être brisée contre un arbre, dévala un fossé et versa dans un champ.

Très heureusement, l'accident n'avait pas eu toute la gravité qu'il pouvait comporter. Mme Autrand avait reçu de nombreuses et douloureuses contusions et on craint qu'elle n'ait l'épaule luxée.

Les autres voyageurs étaient également fort vivement contusionnés. Néanmoins, ils ne renoncèrent pas à leur visite. Grâce à une voiture de maraîcher qui passait, ils purent gagner Aulnay-sous-Bois où Mme Autrand et M. Marcel Bernard furent reçus par la municipalité. Après que les soins nécessaires leur eussent été donnés, les intrépides voyageurs visitèrent les œuvres de l'enfance, puis gagnèrent Sèvres où la municipalité leur fit également une chaleureuse réception.

PROPOS D'ACTUALITÉ

La circulaire qu'on n'applique pas

La décision ministérielle, que je commentais hier, relative aux permissions accordées aux militaires domiciliés en pays lointains, stipule que la gratuité du voyage en chemin de fer et, le cas échéant, en autobus, pour une destination unique, sera accordée tous les militaires jusqu'à destination pour les permissionnaires se rendant aux colonies ; 2° jusqu'au port de débarquement pour les permissionnaires se rendant à l'étranger.

Voilà qui est parfait ; et les Français des pays lointains n'en demandaient pas plus. Malheureusement, il y a loin de la coupe aux lèvres ; et vous allez voir une fois de plus, ces œuvres françaises d'outre-mer n'ont pas de chance.

L'un d'eux, que je connais et qui, pour venir au secours de la mère patrie, a laissé à Mexico, depuis plus de deux ans, une femme, cinq enfants et une maison de commerce à l'abandon, obtint ces derniers jours la permission réglementaire de 21 jours. Fort de termes de la circulaire que je viens de citer, il se rendit au ministère de la Guerre pour retirer le bon de réquisition lui accordant le passage gratuit en quinzaine.

Quelle ne fut sa surprise quand il se vit remettre en contradiction absolue avec la décision du ministre — un bon de réquisition de passage de Saint-Nazaire à Vieux-Cru, ne comportant qu'un rabais de 45 % sur le prix exigé par la Compagnie transatlantique, et laissant par conséquent à sa charge le paiement de 55 % du prix du passage.

Or, comme il réclamait, on lui répondit : — Le ministre de la Guerre avait bien prévu la gratuité du transport ; mais, depuis, le ministère des Finances est intervenu et s'est opposé à l'application de cette faveur pour cause d'économie.

Ainsi, une décision a été prise par le ministre de la Guerre, publiée au Journal Officiel, envoyée aux autorités militaires et aux troupes, et quand il s'agit de l'appliquer on répond aux intéressés qu'un autre ministre s'y oppose. Qu'on fasse des économies, c'est fort bien ; mais non aux dépens des bons Français qui ont tout abandonné, famille, affaires, pour venir au secours de la France ; des bons Français dont les femmes et les enfants ne touchent aucune allocation et qui ont bien le droit d'aller revoir ceux qui leur sont chers.

Et puis, enfin, il y a une circulaire ministérielle, et les circulaires ministérielles ne sont pas — que diable ! — de simples chiffons de papier !

Jean Lecocq.

Les réunions syndicales à la Bourse du Travail

Chez les carrelleurs, la grève est terminée ; 20 % d'augmentation leur ayant été accordée.

Les tapissiers poursuivent leur campagne pour obtenir la généralisation de l'indemnité de départ de vie de 1 fr. 25 acceptée par 75 % des patrons.

Au Syndicat de l'habillement, M. Jacquemotte a entretenu ses auditeurs de son projet d'une coopérative de confection.

Les grainiers demandent que, pendant la saison d'hiver, la journée de 10 heures leur soit payée comme celle de 10 heures.

Le Syndicat du bâtiment exprime la même revendication. Il déclare également le paiement de l'outillage par les patrons et s'élève contre le décret qui a chassé le chandelier de la rue Lecombe de rétablir la prime.

Chez les briqueteurs, grande affaire d'ouvriers. D'importantes décisions ont été prises pour la marche de l'organisation syndicale.

Jean Lecocq.

La crise du charbon, la crise des transports et le ravitaillement de Seine-et-Oise

La crise des transports, qui persiste malgré les diverses mesures prises par les pouvoirs publics, continue de causer en Seine-et-Oise une assez vive perturbation. C'est ainsi que les envois de pommes de terre n'arrivent que très lentement aux municipalités et que la ville d'Argenteuil réclame en vain un stock important de haricots et autres légumes secs quelle a commandés depuis longtemps.

La farine menacée de manquer également dans certaines communes de l'arrondissement de Pontoise, Marolles, notamment, qui se trouvent en dehors du camp retranché et qui, par suite, n'ont pas bénéficié des mesures de ravitaillement que nous avons annoncées.

Le battage, faute de bras, est en retard, et les envois de blé aux moulins par voie ferrée subissant des retards très préjudiciables. Pour parer à ce danger, des prières ont été adressées à ce demandeur pour opérer le battage des récoltes.

La Compagnie du gaz de Versailles n'a pas reçu le train de charbons qui avait été mis à sa disposition par le ministre des Travaux publics, mais les charbonnages du chemin de fer ont été lui ont expédié vingt wagons de combustible pris aux Batignolles et un autre train est parti de Trouville pour l'usine de Versailles ; de ce côté, la situation est donc satisfaisante.

Un malentendu fâcheux s'est par contre produit à Paris, à la gare de Rueil, dont le directeur a refusé l'envoi d'un train de charbon, faute du personnel nécessaire pour le décharger. L'usine ne pouvant fonctionner que jusqu'au 25 novembre et une pénurie de charbon, partie du Havre, risquant de ne pouvoir arriver en temps utile, M. Autrand a écrit à M. Ruzé, directeur de la Compagnie de l'Est, lui demandant de lui procurer un wagon, qui suffirait pour la soirée, mais si les envois réclamés n'arrivent pas, l'usine ferme aujourd'hui à midi.

Dès à présent, grâce aux mesures prises par l'Office du Travail, les 131 communes dont nous avons signalé la fâcheuse situation auront un droit de priorité dans les envois du groupement charbonnier de Seine-et-Oise. Le préfet a renouvelé hier son appel au chef de la Compagnie des Travaux publics qui se préoccupe fort vivement de hâter les solutions réclamées par les municipalités et les populations.

La crise du charbon, la crise des transports et le ravitaillement de Seine-et-Oise

La crise des transports, qui persiste malgré les diverses mesures prises par les pouvoirs publics, continue de causer en Seine-et-Oise une assez vive perturbation. C'est ainsi que les envois de pommes de terre n'arrivent que très lentement aux municipalités et que la ville d'Argenteuil réclame en vain un stock important de haricots et autres légumes secs quelle a commandés depuis longtemps.

La farine menacée de manquer également dans certaines communes de l'arrondissement de Pontoise, Marolles, notamment, qui se trouvent en dehors du camp retranché et qui, par suite, n'ont pas bénéficié des mesures de ravitaillement que nous avons annoncées.

Le battage, faute de bras, est en retard, et les envois de blé aux moulins par voie ferrée subissant des retards très préjudiciables. Pour parer à ce danger, des prières ont été adressées à ce demandeur pour opérer le battage des récoltes.

Le charbon et les usines à gaz

Mais la crise du charbon est à l'état beaucoup plus aigu. De l'enquête à laquelle le Petit Journal s'est livré, 131 communes dont les municipalités ont acheté et payé des charbons français, soit à Marolles et à Bruy, ou des charbons anglais dans nos ports, n'ont pas encore reçu le moindre envoi.

Un malentendu fâcheux s'est par contre produit à Paris, à la gare de Rueil, dont le directeur a refusé l'envoi d'un train de charbon, faute du personnel nécessaire pour le décharger. L'usine ne pouvant fonctionner que jusqu'au 25 novembre et une pénurie de charbon, partie du Havre, risquant de ne pouvoir arriver en temps utile, M. Autrand a écrit à M. Ruzé, directeur de la Compagnie de l'Est, lui demandant de lui procurer un wagon, qui suffirait pour la soirée, mais si les envois réclamés n'arrivent pas, l'usine ferme aujourd'hui à midi.

Dès à présent, grâce aux mesures prises par l'Office du Travail, les 131 communes dont nous avons signalé la fâcheuse situation auront un droit de priorité dans les envois du groupement charbonnier de Seine-et-Oise. Le préfet a renouvelé hier son appel au chef de la Compagnie des Travaux publics qui se préoccupe fort vivement de hâter les solutions réclamées par les municipalités et les populations.

LES ACCIDENTS DE LA RUE

VI ARN. — Rue des Saints-Pères, le jeune Henri Mallard, 11 ans, demeurant 47, rue de Valenciennes, a été tué par un tramway.

VI ARN. — Rue de Valenciennes, 43 ans, demeurant 103, rue Saint-Charles, est grièvement blessé d'un coup de marteau à la tête. A. Boucicaut.

XVI ARN. — Boulevard Flandrin, 27, M. Noël voit disparaître des objets précieux garçonne son appartement. On les retrouve chez un marchand de meubles, Adolphe Naguère, 21 ans, 4, rue Nouvelle, à Clignancourt.

XVI ARN. — Rue de la Réunion, 32 bis, Mlle Rosalie Bamber, à la suite de chagrins intimes, s'asphyxie à l'aide d'un réchaud. A la Morgue.

VI ARN. — Rue des Saints-Pères, le jeune Henri Mallard, 11 ans, demeurant 47, rue de Valenciennes, a été tué par un tramway.

VI ARN. — Rue de Valenciennes, 43 ans, demeurant 103, rue Saint-Charles, est grièvement blessé d'un coup de marteau à la tête. A. Boucicaut.

XVI ARN. — Boulevard Flandrin, 27, M. Noël voit disparaître des objets précieux garçonne son appartement. On les retrouve chez un marchand de meubles, Adolphe Naguère, 21 ans, 4, rue Nouvelle, à Clignancourt.

XVI ARN. — Rue de la Réunion, 32 bis, Mlle Rosalie Bamber, à la suite de chagrins intimes, s'asphyxie à l'aide d'un réchaud. A la Morgue.

VI ARN. — Rue des Saints-Pères, le jeune Henri Mallard, 11 ans, demeurant 47, rue de Valenciennes, a été tué par un tramway.

VI ARN. — Rue de Valenciennes, 43 ans, demeurant 103, rue Saint-Charles, est grièvement blessé d'un coup de marteau à la tête. A. Boucicaut.

XVI ARN. — Boulevard Flandrin, 27, M. Noël voit disparaître des objets précieux garçonne son appartement. On les retrouve chez un marchand de meubles, Adolphe Naguère, 21 ans, 4, rue Nouvelle, à Clignancourt.

XVI ARN. — Rue de la Réunion, 32 bis, Mlle Rosalie Bamber, à la suite de chagrins intimes, s'asphyxie à l'aide d'un réchaud. A la Morgue.

VI ARN. — Rue des Saints-Pères, le jeune Henri Mallard, 11 ans, demeurant 47, rue de Valenciennes, a été tué par un tramway.

VI ARN. — Rue de Valenciennes, 43 ans, demeurant 103, rue Saint-Charles, est grièvement blessé d'un coup de marteau à la tête. A. Boucicaut.

XVI ARN. — Boulevard Flandrin, 27, M. Noël voit disparaître des objets précieux garçonne son appartement. On les retrouve chez un marchand de meubles, Adolphe Naguère, 21 ans, 4, rue Nouvelle, à Clignancourt.

XVI ARN. — Rue de la Réunion, 32 bis, Mlle Rosalie Bamber, à la suite de chagrins intimes, s'asphyxie à l'aide d'un réchaud. A la Morgue.

VI ARN. — Rue des Saints-Pères, le jeune Henri Mallard, 11 ans, demeurant 47, rue de Valenciennes, a été tué par un tramway.

VI ARN. — Rue de Valenciennes, 43 ans, demeurant 103, rue Saint-Charles, est grièvement blessé d'un coup de marteau à la tête. A. Boucicaut.

XVI ARN. — Boulevard Flandrin, 27, M. Noël voit disparaître des objets précieux garçonne son appartement. On les retrouve chez un marchand de meubles, Adolphe Naguère, 21 ans, 4, rue Nouvelle, à Clignancourt.

XVI ARN. — Rue de la Réunion, 32 bis, Mlle Rosalie Bamber, à la suite de chagrins intimes, s'asphyxie à l'aide d'un réchaud. A la Morgue.

VI ARN. — Rue des Saints-Pères, le jeune Henri Mallard, 11 ans, demeurant 47, rue de Valenciennes, a été tué par un tramway.

VI ARN. — Rue de Valenciennes, 43 ans, demeurant 103, rue Saint-Charles, est grièvement blessé d'un coup de marteau à la tête. A. Boucicaut.

XVI ARN. — Boulevard Flandrin, 27, M. Noël voit disparaître des objets précieux garçonne son appartement. On les retrouve chez un marchand de meubles, Adolphe Naguère, 21 ans, 4, rue Nouvelle, à Clignancourt.

XVI ARN. — Rue de la Réunion, 32 bis, Mlle Rosalie Bamber, à la suite de chagrins intimes, s'asphyxie à l'aide d'un réchaud. A la Morgue.

VI ARN. — Rue des Saints-Pères, le jeune Henri Mallard, 11 ans, demeurant 47, rue de Valenciennes, a été tué par un tramway.

VI ARN. — Rue de Valenciennes, 43 ans, demeurant 103, rue Saint-Charles, est grièvement blessé d'un coup de marteau à la tête. A. Boucicaut.

XVI ARN. — Boulevard Flandrin, 27, M. Noël voit disparaître des objets précieux garçonne son appartement. On les retrouve chez un marchand de meubles, Adolphe Naguère, 21 ans, 4, rue Nouvelle, à Clignancourt.

XVI ARN. — Rue de la Réunion, 32 bis, Mlle Rosalie Bamber, à la suite de chagrins intimes, s'asphyxie à l'aide d'un réchaud. A la Morgue.

A TRAVERS PARIS

Le stratagème des trois larrons

Des inspecteurs interviennent, il y a quelques jours, pour mettre fin à une querelle survenue entre deux individus dans un marché de la rive droite. Ils étaient fort étonnés hier de retrouver les deux mêmes hommes se disputant au marché de la Convention.

Voilà quel était leur truc. Les deux filous, qui étaient de connivence, se disputaient, provoquant un attroupement. Alors un troisième larron en profitait pour faire les poches des curieux. Ce dernier, Lucien Calmot, 130, rue Mouton, pris en flagrant délit, a été envoyé au Dépôt.

Acte de probité
Rue de la Cité, Mlle Lucienne Page, 17 ans, brodeuse, demeurant 18, rue Mulher, a trouvé hier matin un sac contenant, outre des bijoux, un porte-monnaie et quelques papiers, dont un engagement théâtral au nom de Mlle Camille Mohranger, demeurant 10, rue Saint-Lazare. La jeune fille a rapporté le sac à sa propriétaire qui lui a remis une bonne récompense.

Les petites baraquées
Les petites baraquées du jour de l'an élevées sur la voie publique ouvriront du samedi 16 décembre au jeudi 4 janvier inclus. Les baraquées ne pourront être éclairées le soir qu'au moyen d'appareils dont la lumière sera volée pour l'extérieur.

FAITS DIVERS

VII ARN. — Rue Linné, M. Lucien Toury, 40 ans, demeurant 34, rue Washington, est frappé de congestion. A l'Hôtel-Dieu.

VII ARN. — Quai Debilly, le marinier Paul Lacombe, 41 ans, tombé à l'eau accidentellement. Le corps n'a pu être retrouvé.

VIII ARN. — Station Nord-Sud Concorde, M. Demécheux, 40 ans, rentier, demeurant 10, rue Voltaire, à Argenteuil, est tombé sur le quai à la suite d'un brusque arrêt. Mort à l'hôpital auxiliaire 68, rue Saint-Florentin. A la Morgue.

XI ARN. — Avenue Parmentier, M. Antoine Duclercq, 108, rue Saint-Maur, tombe dans l'escalier d'une cave et se tue.

XIV ARN. — Porte d'Orléans, Adolphe Vagnaud, 18 ans, manœuvre, demeurant 43, rue Mazurine, est blessé d'un coup de couteau au cours d'une discussion. Le meurtrier prend la fuite. Vagnaud est à Broussais.

XVI ARN. — Boulevard Victor, une rixe éclate à la sortie d'un débit entre deux ouvriers marais. L'un d'eux, Jules Courran, 43 ans, demeurant 103, rue Saint-Charles, est grièvement blessé d'un coup de marteau à la tête. A. Boucicaut.

XVI ARN. — Boulevard Flandrin, 27, M. Noël voit disparaître des objets précieux garçonne son appartement. On les retrouve chez un marchand de meubles, Adolphe Naguère, 21 ans, 4, rue Nouvelle, à Clignancourt.

XVI ARN. — Rue de la Réunion, 32 bis, Mlle Rosalie Bamber, à la suite de chagrins intimes, s'asphyxie à l'aide d'un réchaud. A la Morgue.

VI ARN. — Rue des Saints-Pères, le jeune Henri Mallard

BOITE AUX LETTRES
R. B., CALVADOS : Le filet est délaissé en ce moment. Rien à faire en grand.
Miss W. : Rafraichissez la peau avec la Fleur de Pêche n.°, poudre exquise. M. 4 fr.
Parfumerie Exotique, 35, r. du 4-Septembre.
St-Laurent : Reçu. Merci.
MAGIE : Je l'ignore. Je ne comprends même pas très bien.
MME : Procédé donné dans le Supplément du Petit Journal, 19 Ct.
MEMAN NINI, C. V. B., VILLETANEOUSE : Ne puis répondre que par lettre.

An open book advertisement for 'LIVRE POCHE' by M. de la HIRE. The left page features the title 'INNOCENTE et VENGEÉE' and the genre 'Roman passionnel'. The right page lists 12 titles from the collection, including 'Marianne et l'Incertain', 'Les Femmes d'Alphonse', and 'Le Rêve d'Amour'. The book is priced at 0.40 francs per volume, plus postage. The publisher is Librairie TALLANDIER, 75 Rue Darcus, Paris.

An open book advertisement for 'LIVRE POCHE' by M. de la HIRE. The left page features the title 'INNOCENTE et VENGEÉE' and the genre 'Roman passionnel'. The right page lists 12 titles from the collection, including 'Marianne et l'Incertain', 'Les Femmes d'Alphonse', and 'Le Rêve d'Amour'. The book is priced at 0.40 francs per volume, plus postage. The publisher is Librairie TALLANDIER, 75 Rue Darcus, Paris.

An open book advertisement for 'LIVRE POCHE' by M. de la HIRE. The left page features the title 'INNOCENTE et VENGEÉE' and the genre 'Roman passionnel'. The right page lists 12 titles from the collection, including 'Marianne et l'Incertain', 'Les Femmes d'Alphonse', and 'Le Rêve d'Amour'. The book is priced at 0.40 francs per volume, plus postage. The publisher is Librairie TALLANDIER, 75 Rue Darcus, Paris.



Regardez-moi bien

car toute boîte qui n'aurait pas
au dos le portrait du "Pierrot
crachant le feu" ne serait qu'une
vulgaire contrefaçon du

VÉRITABLE

THERMOGÈNE



Ce Remède facile et sûr guérit en une nuit :

**RHUME, MAL DE GORGE, RHUMATISMES
LUMBAGOS, NEURALGIES, POINTS de CÔTÉ, etc.**

Texte de l'Étiquette du Vritable THERMOGÈNE :

• Le **THERMOGÈNE**, ouate réulsive et résolutive préparée par la
« *Fabrique Française de Penséments antiseptiques de Lille*
• sous la surveillance du Docteur OMNÈS, de la Faculté
• de Médecine de Paris, Pharmacien de 1^{re} classe. — PRIX : 1/50.

MAIGRIR 3 kilos par mois est un plaisir
pour ceux. Franco 5,40.
Clos de Fourcas Gracie. MÉTHODE CÉVENOISE. 37. Rue VIALER, Paris.

LA CAPITALISATION
Société anonyme (fondée en 1888)
ENTREPRISE PRIVÉE, ASSURÉE AU CONTRÔLE DE L'ÉTAT
Capital social, 5 millions. Réserves, 60 millions

DISTRIBUTION
DE 20.000 FLAcons
SHAMPOINGS ET LIVRES

J'ai découvert un remède pour rendre mes cheveux plus longs

3. Rue Louis-le-Grand, 3 — PARIS

Depuis le début des hostilités, la Capitalisation n'a pas son seul jour interrompu ses opérations : ses tirages (publiés par le *Petit Journal*) ont eu lieu exactement comme d'habitude. Sans se prévaloir du moratorium, la Capitalisation fait intégralement tous paiements

couleur maternelle primitive, et c'est certainement la préférence la plus saine et la plus sage que qui ait été inventée jusqu'ici. Sa préparation restitue la chevelure en « réveillant », c'est-à-dire en ramenant à sa normale

vio et une activité nouvelles les collines colorées des chalets d'étaient endormies. Ce procédé de recoloration s'adapte si bien aux conditions de la vie et de la nature qu'une personne souffrant avant les chaux gris peut facilement l'avoir.

Un vaste nombre de préparations sur ces chaux gris, mais rien n'égale le « véritable Elsie » pour le même usage. N'importe quel chaux gris a des avantages, mais le véritable Elsie a le plus.

[illegible]

timbre-poste pour Paris; je vous enverrai aussitôt les
votre articles, annonces et dessins. Conservez
payon (60 fr.), 475, rue Saint-Honoré, Paris.

EN VENTE PARTOUT
LA MODE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE GÉRANT : E. DURAND

IMPRIMERIE DU Petit Journal (Volumand, imp.)

Imprimé sur machines Martoni

Paris, 40, rue de la Harpe

— Ça, c'est pas douteux !... Depuis deux heures qu'on est là, le pauvre gars, il n'y a rien...

— Mon lieutenant, c'est bon !... c'est...
— Assez, brigadier, c'est mon devoir.
Voilà tout...
Et, d'un geste, arrêtant les protestations de La Rogne, lui imposant d'un regard le respect de son autorité d'officier, de Thorel riposta, son chapeau

« Deux heures ! De Thorel en entendant la lecture du décret, dit-il, hélas !...
 « Il avait donc hésité deux heures... ? Il avait fallu si longtemps pour découvrir qu'il devait, honnêtement, décider ?
 « En retraite ! en retraite ! répéta de nouveau le capitaine de Thorel.
 « Mais tandis que le peloton, avec des mots de regret pour le camarade laissé en ar-

«...faisait demi-tour, officier se sentait
traversé, mousaillai par un doute.
« Certes il accomplissait bien son devoir
« mais... il était certain d'avoir mis les dra-
« gons confiés à son commandement.
« Certes il était certain d'avoir pris la ré-
« solution qui s'imposait à sa conscience de
« soldat...
« Mais... n'avait-il pas une autre conscience
« à satisfaire ? Qui pu lui faire devoir d'accom-
« plir... »

— On vient de ce côté là... murmuraient-ils.
— Je le hais ! pensa de Thorel.
Puis il hâta sa marche, rejoignant La
Brière qui avançait en tête :
— Brigadier ?
— Mon lieutenant ?
— Reconnais-tu ta route ?
— Ça oui, mon lieutenant...
— Tu peux donc prendre le commandement
de ce régiment ?
— On vient de ce côté là... murmuraient-ils.
— Prétant l'oreille, sentant son cœur battre à
grands coups dans sa poitrine, de Thorel
demeura immobile... « On » venait... oui !
il n'y avait aucun doute possible...
— On lointain du sentier, un pas se perce-
vait distinctement le pas-saisant qui
l'incomait qui s'approchait hâta sa mar-
che. Il courait, par moments...

— Oui... mon lieutenant. Mais...

— Pas de « mais », » La Reigne. Jadis
liking m'a sauvé. Parbleu ! tu t'en
viens... tu étais là !. Eh bien !
vais payer ma dette... Adieu, je vais à
recherche...

— Amal ou ennemi ? se répéta de Thoré
Le sabre en main, prêt à une lutte dé
aspérée, il attendit. Et. Encore quelques
il serait rapidement ar. Coup sur, d'ailleurs,
secondes et la rencontre se produirait...

(A suivre.)

MARCE ALLAIN.

— Oui... mon lieutenant. Mais...

— Pas de « mais », » La Reigne. Jadis
liking m'a sauvé. Parbleu ! tu t'en
viens... tu étais là !. Eh bien !
vais payer ma dette... Adieu, je vais à
recherche...

— Amal ou ennemi ? se répéta de Thoré
Le sabre en main, prêt à une lutte dé
aspérée, il attendit. Et. Encore quelques
il serait rapidement ar. Coup sur, d'ailleurs,
secondes et la rencontre se produirait...

(A suivre.)

MARCE ALLAIN.

YERREH

YERREH

